

Opinions d'un mauvais philosophe ou d'un mauvais écrivain sur la question des rapports de la pensée et de l'écriture, illustrées de quelques fables

François Hébert

Volume 29, Number 2 (170), April 1987

Écrire & penser

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60452ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Hébert, F. (1987). Opinions d'un mauvais philosophe ou d'un mauvais écrivain sur la question des rapports de la pensée et de l'écriture, illustrées de quelques fables. *Liberté*, 29(2), 54–61.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

FRANÇOIS HÉBERT

Opinions

d'un mauvais philosophe ou d'un mauvais écrivain sur la question des rapports de la pensée et de l'écriture, illustrées de quelques fables

Ecrire et penser: le sujet est considérable s'il faut instruire le procès de tout l'Occident depuis l'Antiquité, et penser un peu à l'Orient aussi, en appelant tour à tour à la barre d'une part tous les philosophes, d'autre part tous les écrivains, sans oublier ceux qui pratiquèrent en même temps les deux genres, et interroger tout ce beau monde! Et je crains de n'en savoir pas assez pour poursuivre ou défendre adéquatement mille vivants et mille fois plus de morts qui ont écrit, qui ont pensé. Que de cas! Comment juger de l'affaire?

Mais déjà j'ai *commis* ces lignes; et j'ai peut-être même *pensé*! Déjà, me voici, *pour ainsi dire*, dans le box de l'accusé, attendant le chef d'accusation, un réquisitoire, un plaidoyer, le jugement, l'acquittement ou une peine. Déjà, le mot, l'idée ou l'image d'un *procès* m'a lié. On ne peut ni penser ni écrire innocemment; on comparaît. On doit se mouiller: nul discours n'est au-dessus de la loi (des discours). Si on dit du canard qu'il peut aller à l'eau sans se mouiller, il n'en va pas de même pour moi, pauvre de moi, quand je mets la main à la plume ou mes idées en branle. Jouons donc le jeu, même si c'est le plus diffi-

cile qui se puisse concevoir. Concevoir? Ou imaginer... C'est la vie, ni plus ni moins. Je suis le joueur et l'enjeu. Je m'emberlificote dans mon allégorie. Puissé-je la penser avant de l'écrire! Or elle n'a lieu que dans mes mots, et dans mon corps même. Je suis confus, elle est confuse.

Deux certitudes pour l'instant: *il y a* un procès (au sens de *processus*, et si je ne suis coupable au sens moral du terme, je suis du moins responsable, au moins partiellement, de ce que je dis, de ce que je pense); et *je ne suis pas* un canard (certitude connexe qui n'a rien de réjouissant dans la mesure où, si je reste un homme, je ne suis pas plus avancé que cet animal, capable d'habiter distinctement un espace, de façon relativement autonome, sans se mouiller ai-je dit). Je pourrais penser si je pouvais être un canard dans les idées, ou écrire si je pouvais être un canard parmi les mots. Tel n'est pas le cas; celui qui parle, qui pense ici, n'est pas un canard.

— Votre nom, monsieur!

Qui suis-je? Ces lignes vous le diront, ou ne vous le diront pas.

— Un homme.

— Mais encore? Qu'est-ce qu'un homme?

L'avantage de qui pose les questions est immense: il peut se permettre de ne pas exister. Les juges et inquisiteurs réels sont des imposteurs. Mais vais-je répondre à la question qu'on me pose? Bien sûr, ces lignes sont signées; on sait mon nom. Or la véritable signature réside dans le corps même du texte; elle est le style, qui est l'homme, comme disait l'autre. Je suis en train d'épeler mon vrai nom; l'autre est mon nom de plume et de baptême. Ici-même, je me dis, je me pense, je me fais. Suis-je un écrivain ou un philosophe? Ou un acteur?

— Tu devras donner ta langue au chat!

Qui vient de proférer cette galéjade?

— Un chat!

— Ho!

Les voix se taisent. Réfléchissons un peu. Je puis

penser (ou penser que je pense, croire que je pense) sans trop y penser, *être* ce qu'on appelle un philosophe, ne pas (trop) me soucier des questions de langue et de langage, et foncer, entrer par la porte d'un discours innocemment rationnel dans le monde, bardé comme un chevalier (cependant inexistant) de concepts offensifs et défensifs. Ou bien je puis *être* ce qu'on appelle un écrivain, écrire pareillement, en toute innocence, avec une foi (relativement) aveugle et le sentiment (non vérifié) que mes mots expriment le monde, ou au moins mon humble personne, voire nous changent, mots de tête et mots de cœur liés, nous assumant, sublimes.

Ou bien, donc, je suis un philosophe; ou bien, un écrivain. S'il se peut qu'on les distingue carrément l'un de l'autre. L'histoire de la littérature ne retient pas les noms de Kant, de Hegel, de Heidegger; l'histoire de la philosophie oublie les noms de La Fontaine, de Sterne, de Balzac. En revanche, le statut d'un Descartes, d'un Diderot, d'un Valéry, d'un Derrida, est moins clair; et les philosophes présocratiques étaient aussi des poètes. Littérature et philosophie: sont-ce des *genres*? Aristote lève la main pour répondre; Platon hausse les épaules, sait que Mnémosyne, la mère des Muses, seule le sait.

Par *penser*, je pense, ou mieux: *j'entends*: non pas contenir un objet, atteindre son essence; mais m'en souvenir et traduire ledit objet, voire le trahir. Nécessairement le trahir.

— Monsieur le procureur, je vous tends sur un plateau d'argent un premier chef d'accusation: je suis un traître!

— En effet, traduction, c'est trahison.

— La tradition le veut. Ajoutez à cela que je suis aussi, au choix, un paresseux, un ignorant, un incompetent; car, à bien y penser, je ne pense rien de penser. Ou bien peu. Exactement: si je pense, je réagis. Oui, je suis un vil réactionnaire.

— Au sens où Cioran...

— Et je suis un pur matérialiste: ce sont les cho-

ses qui donnent à penser, n'est-ce pas? Pur, ai-je dit? Pas tout à fait: un peu d'idéalisme se faufile dans mon raisonnement, vu que je me prétends, que je me *pense* matérialiste. Pensée suspecte! Pensée qui pousse sur le couvercle et qui, pour un peu, ouvrirait sur les espaces inimaginables de la Transcendance! Mais le couvercle aussitôt se referme sur le nez que je mettais dehors...

— On voit par là qu'il ne t'est pas aisé de penser plus loin que le bout de ton nez.

— Comment une idée pourrait-elle atteindre à l'air *libre*, voler dans cet improbable espace, dans l'ancien éther, si elle ne s'appuie sur quelque origine ou terme? Ou sur quelque matière, forcément *présente*?

Si je ne pense pas, en tout cas pas bien (on n'a qu'à relire tout ce qui précède pour s'en convaincre), je n'écris pas non plus; ou alors, je le fais mal, car j'emploie des mots. Forcément! Or ils sont piégés, soit qu'ils aient la prétention de la transparence, comme des fenêtres qui donneraient à voir des choses, dans un impossible dehors, soit qu'ils s'entichent d'eux-mêmes, dans le poème par exemple, où ils ne sont que pauvres entités opaques, presque des sons purs bientôt vidés de leur sens, désincarnés, incongrus, des bruits qui cognent à la vitre de la musique. Prenons le mot *mot*. Je sais bien ce qu'est un mot! *Mot* est un mot. *Virgule* aussi est un mot. *Mot* veut dire «mot». Mais pourquoi *mot* ne veut-il pas dire «virgule»? Et pourquoi n'appelons-nous pas un mot, *virgule*? Et puis, quelle est la meilleure manière d'appeler un mot: *mot* ou *word*? Si le choix du mot *mot* est arbitraire, nous disons n'importe quoi. L'est-il? Le mot *mot* viendrait de l'onomatopée *mu*, d'origine indo-européenne (le mot *indo-européen* signifie «inconnu»!), et qui a donné, en latin, *muttum*, «grognement», et en français, *mot* et *muet* (*sic*). Et pour proposer une énigme non moins tordue que celle des sophistes de Rabelais quand ils demandaient si la poule préexistait à l'œuf, ou l'œuf à la poule, je vous

le demande: le mot *mot* a-t-il vu le jour dans une tête avant la chose «mot»?

- Nous voici déportés dans la nuit des temps...
- Mais penser, ce diamant, est à ce prix.
- Vieux désir.
- Tu parles!

Si on ne sait ce que sont les mots, d'où ils viennent et où ils vont, et ce qu'ils font vraiment, comment écrire? Au pif? Tant de gens semblent les connaître, les mots; c'est qu'ils s'en servent, ils ne les servent pas. Moi-même, en ces lignes, il m'arrive d'en faire mes esclaves, les pignons et les roues de mes raisonnements, oubliant que j'en suis plutôt le serviteur. Je dirais même plus: l'enjeu. Il y a un fol orgueil dans la pensée que c'est l'homme qui a inventé les mots; c'est au contraire sa langue qui fait l'homme. A contempler l'animal, beaucoup d'humilité me vient. Mon respect s'accroît pour le coassement de la grenouille, ma sœur, ma mystérieuse semblable. Elle a un sac d'air en guise de menton, une cornemuse qui fait, comme l'a transcrit Babrius:

— Brekekekex!

Et nous avons des cordes vocales.

— Mais aussi des stylos!

— Ecrire et parler, c'est pareil; tantôt on s'exprime avec la gorge, tantôt avec la main; tantôt on grave des traits dans l'air, tantôt sur le papier. L'acte est le même.

— Mais une grenouille ne saurait construire, comme tu le fais en ces lignes, une *allégorie*.

Revenons à mon procès, à mon théâtre intérieur. Quel rôle veux-je, puis-je encore jouer? Juger, je ne le saurais. M'accuser et me défendre, passe encore. Je pourrais surtout témoigner.

— Faites entrer le témoin!

Je ne suis pas objectif, pas un spectateur, mais plutôt une lampe-témoin, qui fait partie de la machinerie, réagit d'abord, signale ensuite. Je suis un témoin au sens où on peut l'être de Jéhovah, bien que je ne partage pas les croyances de cette secte. Pensé-je

l'impensable? Non pas, mais je puis le figurer, presque le calculer. Je suis mon propre témoin; je me dédouble. De ma chair, j'extrais de l'esprit. Ce n'est évidemment pas aussi simple que cela: la séparation est croisée. L'esprit que je tire de ma chair est de l'esprit impur, de l'esprit pétri dans de la chair. Des mots, par exemple. Cet esprit est presque tout entier fait de chair. De sons ou de traces sur le papier. Personne ne crée jamais rien. Il n'y a que des translations. Il y a toujours des mots dans mes idées, des idées dans mes mots. Dans ces lignes, mes idées font des mots, mes mots font des idées. La communication est parasitée: je ne suis pas tout entier dans ces lignes, vous n'y êtes pas non plus. La communion est imparfaite, la charité risquée.

— Monsieur le témoin...

Il (?) m'appelle ainsi. Soyons donc celui-là! Me voici nommé, existant quasiment, le héros d'un roman en gestation, un personnage sur les planches de l'imagination. L'imagination de qui? Qui est-il? Moi? Pas moi?

— On souffre d'un trouble de la personnalité?

Oui, *on*! Mettons que je quitte le palais de justice, que je sois un quidam non concerné par le procès et qui passerait dans la rue, jetant un coup d'œil distrait du côté de l'auguste bâtiment et poursuivant sa marche, vaquant à ses affaires, allant chez sa maîtresse ou faire des courses, ou promenant son chien.

Ce chien me plaît, arrivé comme ça dans le décor, inopinément. Le voilà qui pisse contre un poteau. Ce poteau tient des fils. Dans les fils passent des conversations téléphoniques. Sur les fils se tiennent des moineaux. J'écris ces choses comme elles viennent, pour voir. Ainsi, au fil de la plume, pensé-je? Je me tente avec ces aperçus. C'est l'aventure. Les moineaux pépient-ils? Est-ce l'été, l'hiver? Je ne crée rien: je n'invente ni la langue, ni les moineaux. Je vagabonde. Je cherche où me situer. Encore une voix?

— Tu fuis le procès!

Bon, rentrons dans la vénérable enceinte. C'est

le brouhaha! On n'est pas content de moi: je suis entré avec mon chien. La définition qu'Aristote donne de l'homme est proprement fabuleuse: un animal raisonnable! On voit justement ça dans les fables, des animaux qui pensent et qui parlent! Platon, lui, mettait l'homme dans une caverne, dans son trou, comme un ours, une taupe, une chauve-souris. Ça me semble plus près de la vérité. Autour de vous, voyez-vous autre chose que des images? Dans la salle du procès, d'où je me trouve, dans le box de l'accusé que j'ai regagné, je ne vois rien, ni personne, mais seulement l'image d'un juge, d'un avocat, d'un autre, de témoins, de jurés, de spectateurs. Je vois un greffier; je ne le prends pas pour un écrivain.

Qui était Aristote? Une commode obsédée de tiroirs. Platon est futé, lui: ce n'est pas lui, le philosophe, mais Socrate. Un philosophe n'est pas moins un être fictif que n'importe qui. Platon reste dans l'ombre. Un écrivain n'existe pas: il est en quête de son personnage. Un philosophe croit exister à la manière d'un personnage qui aurait des idées. Platon projette son existence dans le cadre d'une fiction, jeu d'ombres sur la paroi de la caverne, qui le préserve et le compromet à la fois. Immatérielle, la parole est cependant portée sur (et par) la pierre de la paroi.

Il y a des idées dans les romans, sauf qu'elles sont toujours le fait de *quelqu'un*; elles n'ont pas d'emblée la téméraire autonomie des idées des philosophes, qui sont somme toute des personnages peu recommandables, les bourgeois de la pensée. Il y a des idées dans les poèmes, sauf qu'elles s'y trouvent matérialisées, liées à leur substance, au son qu'elles rendent, et pour ainsi dire transmutes, engagées dans un troublant et ravissant échange entre leur forme et leur matière. Est-ce que la musique vient d'un violon? N'est-ce pas plutôt la musique qui fait le violon, l'instrument *rendant* les sons?

Nous sommes liés dans l'âme de la matière; nous y circulons, également lourds et légers. «Le vrai matérialiste est le croyant», disait Braque. Ne lisez

dans mes propos ni théologie absconse, ni philosophie bien structurée. Le réel est la suprême allégorie; le credo des apôtres s'appelait leur *symbole*. Aujourd'hui, l'allégorie n'émeut personne: on la réduit à une représentation à sens unique et à valeur morale. On a mis de côté la métaphysique, et la joie et l'effroi devant le sacré. L'allégorie est devenue un genre littéraire parmi d'autres; et la télévision s'en sert pour vendre du coca-cola. Sa dimension fabuleuse a été remise. Tant pis pour nous. Nous sommes un peu dans la situation de la fourmi qui, levant les yeux, verrait un ciel gris et se dirait qu'il va pleuvoir; elle n'y prendrait pas garde outre mesure, s'achèterait un parapluie; or le ciel en question ne serait pas le ciel, mais la plante du pied d'un éléphant.

Mon chien se met à japper. Je l'entends, je le comprends: il me signifie qu'il voit des choses, qu'il vient de voir tomber l'oreille de Van Gogh, de voir passer le fantôme de Kafka, d'entendre gémir Artaud. C'est moins le spectacle de ces douleurs qui l'enrage, que cette dame compatissante qui s'avance vers lui avec un os. Si mon chien n'était qu'un chien, il eût frétille de la queue, en signe de reconnaissance; or ce chien, c'est moi, vous l'aurez deviné.

— Mais alors, qui est celui qui le tient en laisse?

— C'est mon ange.